

17) Le déclic de la responsabilité

Se définir comme le prochain de l'autre, ou au moins faire coïncider la question sur nous-mêmes avec la question si nous sommes le prochain de l'autre, nous permet de reconnaître notre personne comme liberté responsable. Il ne suffit pas d'être libres pour être des hommes vrais. On est des hommes vrais si la liberté est responsable, c'est-à-dire si elle répond, c'est-à-dire si elle se situe face à la demande de l'autre, si elle s'ouvre à la demande de l'autre, à la demande que l'autre est. La demande de l'autre, donc son besoin, nous offre le cadeau de pouvoir devenir responsables, d'être vraiment libres jusqu'au bout, jusqu'à l'amour, jusqu'à la charité.

Être le prochain ne veut pas dire seulement être à côté de quelqu'un, être proche. C'est ainsi que le prêtre et le lévite de la parabole passent tout près de l'homme blessé. Ils passent tout près, ils sont voisins, ils sont proches, mais pas les prochains, car ils ne répondent pas au besoin de l'autre, ils ne sont pas *responsables*.

Le Samaritain, par contre, répond, et cela fait de lui le prochain, fait de son « moi » le prochain. Pour lui, le fait de se trouver là n'est plus un accident, un hasard, comme c'est le cas pour les deux autres. « Par hasard, un prêtre descendait par ce chemin... » (Lc 10, 31). Le prêtre est là par hasard, en latin : « *accidit autem...* ». C'est un accident, c'est un hasard, le fait qu'il se trouve là. Pour le Samaritain aussi c'est un hasard, mais lui s'arrête, et alors ce n'est plus un hasard, un accident, car il décide de se faire le prochain : « Il s'approcha » (10,33).

La liberté qui se décide pour la responsabilité transforme tous les « hasards » en événements de vie éternelle. Et c'est vraiment le déclic de la responsabilité qui définit l'identité des acteurs de cette situation.

C'est à cela que Jésus veut conduire la question sur la plénitude de vie et la question sur qui est l'autre, et surtout, la question sur qui je suis. La vraie question est « Qui suis-je pour les autres ? », la vraie question est si je suis ou non le prochain des autres, si je réponds ou pas au besoin de l'autre. C'est sur cela que Jésus veut que nous concentrions l'examen de nous-mêmes, le jugement sur qui nous sommes, et l'engagement effectif de notre vie.

Jésus fait exprès d'attribuer le rôle principal à un Samaritain, à une personne en désordre et en rupture avec la religion juive. Pour les Juifs, les Samaritains étaient presque pire que les païens. Jésus agit ainsi pour nous faire comprendre que la question sur notre responsabilité par rapport à ceux qui sont dans le besoin doit avoir la priorité sur la question si nous sommes ou ne sommes pas religieusement corrects afin de gagner la vie éternelle.

Lorsqu'on pose correctement la question « Qui suis-je ? », c'est-à-dire lorsqu'on se la pose à l'intérieur de la sphère de la vérité et de la réalité que sont les relations qui tissent notre vie, le « Que faire ? » de la première question du docteur de la Loi peut de nouveau renaître. Lorsqu'il l'a posée au début (« Maître, que dois-je faire pour avoir part à la vie éternelle ? »), son idée

d'engagement, son idée du « faire », et donc son idée de ce que veut dire « aimer », était trop abstraite ; c'était une formule, un problème théorique ; ce n'était pas encore la vie de cet homme. Après avoir écouté la parabole de Jésus, le fait de devoir définir son propre « moi » en face de l'autre, en relation avec l'autre, avec l'homme en détresse, ce fait rend aussi la question sur le « Que faire ? », la question de l'engagement, vraiment concrète et réelle. C'est bien différent de se demander, dans l'abstrait, ce qu'il faut faire pour avoir part à la vie éternelle en s'imaginant la vie éternelle, et de se le demander devant quelqu'un qui gît à moitié mort à nos pieds, qui va finalement mourir si on ne fait rien pour lui. Ainsi, l'autre auquel je permets de devenir la définition de mon « moi » (« *Je suis son prochain* ») fait que l'amour devienne pour moi vie et réalité.

L'important est alors ce déclic de la responsabilité face au besoin de l'autre. Et cela, comme la parabole le met bien en scène, cela est au fond l'affaire d'un instant. Les trois personnages qui passaient par cette route, c'est en un instant que le chemin de leur vie s'est défini, et aussi leur identité. Le prêtre et le lévite, en refusant, pour mille raisons, que se produise le déclic qui aurait conduit leur liberté à la responsabilité, ont continué leur chemin sans devenir prochain. Apparemment, rien n'a changé dans leur vie, mais c'est justement cela, le problème. Rien n'a changé extérieurement, mais ontologiquement, ils ont continué leur vie en étant moins « prochains » qu'avant, ou en ne le devenant pas du tout. Ils ont continué à vivre les mêmes choses, mais avec un « moi » plus pauvre en humanité, plus égoïste, moins libre, moins vivant, moins bon pour l'homme, et donc un moi plus stérile, plus triste. Moins libre parce que la liberté qui ne devient pas responsabilité se flétrit, s'affaiblit, se réduit elle-même, devient moins capable d'actes libres. C'est comme un muscle qui n'est pas utilisé : il se raidit, il devient paralysé.

Pour le Samaritain, le déclic de la libre responsabilité face à l'homme en détresse a déterminé un changement de vie ; un changement dont Jésus imagine et raconte seulement le commencement, mais qui est présenté comme une aube de vie nouvelle. S'il avait été un personnage réel, lui aussi aurait probablement continué à vivre comme avant : en famille, au travail, avec les amis, en voyage... Mais il aurait continué à vivre les mêmes choses avec un « moi » devenu plus le prochain de l'homme, et donc plus libre de suivre un chemin de vie non déterminé à l'avance, non renfermé dans un projet individuel.

Dans la parabole du bon Samaritain, Jésus décrit les premiers pas d'une vie nouvelle, et cela vaut la peine que nous les méditations, car ils nous aident à mieux comprendre ce que signifie le déclic de la responsabilité et donc ce que signifie devenir le prochain de l'autre. Et nous ne devons pas oublier que cela équivaut à comprendre ce que veut dire aimer Dieu et le prochain, ainsi que Dieu nous le demande, et donc ce que veut dire avoir part à la vie éternelle, vivre une vie éternelle.

Qu'est-ce qui provoque, qu'est-ce qui réveille la responsabilité ? Qu'est-ce qui a fait que, dans le Samaritain, le déclic de la responsabilité a eu lieu et non

dans les deux autres ? Pourquoi lui s'est-il fait le prochain de l'homme blessé et pas les autres ?

Dans la parabole, Jésus donne la seule raison de ce déclic : la compassion, la miséricorde : « Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui ; il le vit [jusqu'ici les deux autres sont aussi arrivés ; jusqu'ici rien ne s'est déclenché ; jusqu'ici la liberté ne faisait que subir les choses qui se présentaient ; jusqu'ici il n'y avait pas de différence entre l'homme blessé gisant par terre et les cailloux du chemin ou les arbres qui le bordaient...] il le vit et fut saisi de pitié. » (Lc 10,33)

Le déclic, ou le saut, est tout dans la pitié, dans la compassion.